BIBLIOTHÈQUE ÉVÊCHÉ JOLIETTE

Paris, le 4 novembre 1898.

Messieurs et bien chers en N.-S.

Nous avons perdu, le 21 juillet dernier, au Lac des Deux-Montagnes, l'excellent M. Cuoq qui, depuis plus de cinquante ans, avait été le pasteur et le père des Indiens de cette mission.

Né au Puy, le 6 juin 1821, M. Jean-André Cuoq avait été consacré à Dieu par sa pieuse mère lorsqu'elle le portait encore dans son sein. Il n'avait que dix ans, lorsqu'il perdit son père. Envoyé au collège du Puy, pour faire ses études classiques, il se distingua de bonne heure par son intelligence et sa piété comme par son caractère, à la fois énergique et enjoué. Très sympathique à la plupart de ses camarades, il n'en fut pas moins l'objet des mauvais traitements de quelques-uns, jaloux sans doute de son mérite et de ses succès. C'est ainsi qu'il reçut un jour de l'un d'eux un coup si violent, à l'œil, que sa vue en resta pour toujours compromise. Mais ni cet incident, ni d'autres tracasseries moins graves ne laissèrent jamais la moindre rancune dans son cœur.

Au grand séminaire du Puy, où il entra à la fin de ses classes, M. Cuoq se montra un excellent élève, tout entier à bien faire, pieux, régulier, d'un très bon caractère, plein de gaieté, ami de tous. On se souvient que, dès lors, attiré vers l'étude des langues, il avait appris l'espagnol et en donnait des leçons.

Au mois d'octobre 1844, à l'âge de vingt-trois ans, ayant achevé sa théologie et reçu le diaconat, il vint à Saint-Sulpice de Paris, où il fut élève de M. Le Hir; l'année suivante, il entrait à la Solitude et y était ordonné prêtre, le 20 décembre 1845. A la fin de son noviciat, sa résolution était prise de partir pour nos missions d'Amérique, et, par esprit de sacrifice, il y avait formellement ajouté celle de ne jamais revenir en France. Il ne retourna au Puy que pour prendre congé de sa famille. Sa bonne mère fut d'abord consternée d'une telle nouvelle; mais sa foi et sa générosité se relevèrent vite au contact de celles du jeune missionnaire, qui ne cessa jamais d'ailleurs d'appeler la gaieté à son aide. Bientôt sa mère fut la première à lui dire : « Pars, mon fils, si Dieu t'appelle. Je ne veux pas t'empêcher de faire sa volonté. »

Arrivé à Montréal, le 20 novembre 1846, après une traversée de près de six

LP
F512
1898
C054

semaines, M. Cuoq y fut, pendant la première année, employé au ministère paroissial. En 1847, il était envoyé au Lac des Deux-Montagnes comme missionnaire des Algonquins; onze ans plus tard, il y était aussi chargé de la mission des Iroquois. On peut dire, que, depuis lors jusqu'à son dernier jour, il n'a cessé d'appartenir aux uns et aux autres, bien que son séjour effectif au Lac des Deux-Montagnes ait subi quelques interruptions. C'est ainsi qu'en 1859, il fut employé au collège de Montréal comme professeur de versification et qu'en 1860, il accompagna M. Faillon à Baltimore et prit, à cette occasion, quelque part à l'enseignement du collège de Saint-Charles. Plus tard encore, il passa quelque temps à Montréal dans le ministère paroissial. Là, comme dans la paroisse d'Oka (nom moderne du village des Deux-Montagnes), quand les familles canadiennes eurent commencé à s'y fixer, M. Cuoq fit preuve d'un zèle particulier et tout sulpicien, pour discerner et cultiver les vocations sacerdotales. Toujours d'ailleurs, il a montré un profond attachement pour l'esprit et les pratiques de Saint-Sulpice; toujours il y a puisé la force qui l'a soutenu dans les travaux, et consolé dans les déboires, de sa vie de missionnaire.

La mission indienne fondée à Montréal dès l'arrivée des premiers sulpiciens, transplantée bientôt après au Sault ou Ricollet, et plus tard au Lac des Deux-Montagnes, en vue de la soustraire à de funestes contacts, était, dans sa conception première, une sorte de réduction dont M. Cuoq a vu les derniers beaux jours, ceux où la pénitence publique était encore en vigueur; ceux où les jeunes guerriers se faisaient gloire, aux jours de grandes fêtes, de servir à l'autel et de marcher en procession, vêtus de l'aube blanche, avec ceintures rouges ou bleues, frisés ou poudrés comme au siècle de Louis XIV. En ce temps, les mois d'été étaient ceux des grands travaux du missionnaire; rentrés alors des chasses d'hiver pour se reposer au Lac des Deux-Montagnes, les Indiens devenaient plus que jamais l'objet de son zèle. Les deux tribus, algonquine et iroquoise, avaient chaque jour séparément la prière suivie de la sainte messe, des instructions du soir et du matin, des catéchismes de première communion, dans leurs langues respectives ; elles se réunissaient seulement, le soir, pour la bénédiction du Très Saint Sacrement. Ces mêmes mois étaient marqués par la solennité des Quarante-Heures, par la procession du vœu de Louis XIII et par le pèlerinage au chemin de croix de la montagne, qui servait chaque année de clôture aux exercices de « la mission ». Alors, M. Cuoq pouvait entrer dans un repos relatif, qu'il utilisait pour l'étude et la composition d'ouvrages utiles à la piété de ses Indiens : repos précaire cependant et plus d'une fois interrompu pour leur service, par des voyages d'hiver sur les glaces de l'Ottawa. Mais ces rudes voyages profitaient à leur tour à ses travaux littéraires, en le mettant en contact avec de nouvelles tribus et de nouveaux idiomes.

Aujourd'hui, les Indiens d'Oka, cernés par les progrès de la culture auxquels ils n'ont point su prendre part, séduits par des prédicants intéressés, décimés par l'apostasie, puis par l'émigration de beaucoup d'entre eux vers des terres plus reculées, ne forment plus, au sein d'une jeune paroisse canadienne, qu'un petit groupe de fidèles, insignifiant aux yeux du monde, mais toujours infiniment cher au mission-

naire qui a souci de leurs âmes. A leur service, M. Cuoq a dépensé jusqu'aux derniers restes de lui-même, continuant de se faire enfant avec les enfants et fort peu soucieux du renom croissant que ses travaux philologiques lui avaient acquis dans le monde savant.

Ces travaux eurent pour origine une requête de M. Le Hir motivée par de téméraires assertions de Renan sur des langues qu'il ignorait, mais dont il n'hésitait pas à tirer des arguments contre l'unité de l'espèce humaine. M. Cuoq n'avait jusque-là cultivé les langues sauvages que dans l'intérêt de son ministère; mais il ne pouvait refuser d'employer sa science acquise à la défense de la vérité religieuse. Il le fit, en 1864, dans une série d'articles bientôt réunis en brochure sous le titre de *Jugement erroné de M. E. Renan sur les langues sauvages de l'Amérique.* Il y revint, en 1866, dans les *Études philologiques sur quelques langues sauvages du Nouveau Monde* et donna, en 1869, une édition fort augmentée de son premier ouvrage.

En 1882, il fit imprimer son lexique de la langue iroquoise et, en 1886, celui de la langue algonquine, dont il donna encore une grammaire, publiée dans les Mémoires de la *Société Royale du Canada.* M. Cuoq avait été depuis longtemps élu membre de cette Société et aussi de la *Société ethnologique de Washington;* mais jamais il ne voulut quitter sa mission pour assister à leurs séances.

Au moment de la mort de M. Cuoq, un américaniste français de grande autorité, rendant hommage à ses travaux, en tirait cette conclusion d'ensemble : « Les langues du Nouveau Monde, spécialement celles du Canada, sont, à l'égard de nos dialectes européens, dans un rapport analogue à celui d'un enfant intelligent vis-à-vis d'un homme fait. S'il n'égale pas encore ce dernier, on sent qu'il a tout ce qu'il faut pour l'égaler un jour. » Quant à M. Cuoq lui-même, tout en faisant des réserves sur certaines de ses idées spéculatives, M. de Charencey l'appelle « un érudit de grande valeur, qui a prodigieusement travaillé et contribué plus que personne, à porter la lumière sur le sujet de ses études ».

Au zèle et à l'abnégation du missionnaire, à la piété profonde du saint prêtre, à la parfaite régularité du vrai sulpicien, à la gravité de l'homme d'étude, s'unissait dans l'originale physionomie de M. Cuoq un fond de gaieté naïve, intarissable, même de jovialité comique bien connu des confrères qui passaient les vacances au Lac. Encore à la fin de juin dernier, tout affaibli qu'il fût physiquement, on l'avait retrouvé le même à cet égard, quand, dans les premiers jours de juillet, on vit se manifester en lui une sorte d'affaiblissement caractérisé surtout par un insatiable besoin de repos et de sommeil.

Le dimanche 10 juillet, M. Cuoq fit la sainte communion et entendit trois messes à genoux, selon sa pratique ordinaire. La journée qui suivit fut des plus gaies; mais, dans la nuit du dimanche au lundi, une attaque de paralysie commença à se déclarer. La mémoire avait disparu; cependant, quand on se nommait, en s'approchant de son lit, M. Cuoq reprenait le nom, ajoutait un mot aimable et serrait la main de son visiteur en disant: « Recommandez-moi bien au bon Dieu. »

Les jours suivants, la paralysie progressa, la lucidité diminua et, pour prévenir une surprise, M. le curé d'Oka administra les derniers sacrements au cher malade dans la journée du 15 juillet.

Dans ses moments de connaissance, M. Cuoq exprimait un grand désir de mourir, une grande confiance dans les miséricordes de Dieu, une cordiale affection pour ses confrères. Il dit plusieurs fois, à M. le curé, en lui prenant la main : « Vous êtes mon supérieur et je vous aime. » Quand M. le Supérieur de Montréal vint lui rendre visite, le samedi 16, M. Cuoq en témoigna une extrême joie et lui demanda de le bénir « au nom du très honoré Père et de M. Olier ».

Le mardi suivant, Mgr l'Archevêque, à peine rentré de la visite pastorale, accourut à son tour au Lac. M. Cuoq vivait encore ; mais toute connaissance avait disparu. Deux jours plus tard, le jeudi 21 juillet, vers huit heures du soir, il rendait le dernier soupir, entouré des prières de nombreux confrères.

A la nouvelle de sa maladie, la paroisse entière s'était émue, surtout la population sauvage. Après sa mort, elle vint s'agenouiller autour de son cercueil. Les sauvages apostats y vinrent comme les autres, et assistèrent aux funérailles. Cette impression salutaire, succédant à l'abjuration récente d'un chef iroquois, permet d'espérer d'autres retours.

Les funérailles de notre humble confrère, célébrées le 25 juillet, attirèrent, malgré la distance de la ville, une nombreuse affluence, non seulement de fidèles, mais aussi de prêtres, à la tête desquels Mgr l'Archevêque daigna reparaître. « Dans une brève allocution », dit la *Semaine religieuse de Montréal*, Mgr Bruchési rendit hommage à une vie si cachée et si bien remplie ; puis, il a cédé la parole à M. Mainville, ancien curé des Iroquois de S.-Régis qui, dans un discours en langue indienne, a traité des terribles et salutaires enseignements de la mort ».

M. Cuoq repose dans l'église d'Oka, au milieu des Indiens qu'il a tant aimés, et pour lesquels il ne manquera pas d'intercéder près de Dieu.

Nous prierons cependant pour lui, Messieurs et chers Confrères, et nous nous animerons, par son exemple, à la générosité du zèle dont toutes nos fonctions sont si dignes.

Je vous renouvelle l'expression de mon entier et bien affectueux dévouement en Notre-Seigneur,

A. Captier.
Sup. S. S.

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17

BIBLIOTHÈQUE ÉVÊCHÉ